

L'œuvre poétique de Michel Cosem

ou l'aveuglant paradis

Gilles Lades

L'œuvre romanesque et poétique de Michel Cosem apparaît comme orientée par l'exploration des domaines légendaires et mythiques. Plusieurs de ses romans en portent le témoignage explicite. L'événement central du récit débouche sur une métamorphose, un dépassement, voire une épopée, qu'il s'agisse d'un troupeau disparu dans la montagne de *Haute Serre*, de l'opaque mêlée des hommes et des loups dans le Nord angoissant de la *Dérive des Continents*, ou de la chevauchée de *La Chasse Artus* à travers tous les règnes du monde.

La perspective généralisatrice et intemporelle est manifeste aussi dans sa poésie, et s'il est possible de nommer tel ou tel mythe à l'œuvre dans ses recueils, ne pourrait-on déterminer celui qui explique et assume tous les autres ? Or, celui qui s'impose à mes yeux n'est peut-être pas un mythe dans toute la rigueur de la notion, car il ne débouche pas véritablement sur une histoire. Il s'agit plutôt d'un état, d'un lieu, dotés d'une élection et de grâces particulières, localisables un peu au-delà de la condition humaine, objets d'une essentielle espérance, je veux parler du paradis.

Or, ce paradis, Michel Cosem en fait, me semble-t-il, l'objet quasi-permanent, quoique implicite, de sa poésie, comme s'il avait, dès le début de son œuvre, en liaison sans doute avec les refus de l'adolescence, placé le levier de sa création sur ce point focal où l'existence et le monde se donnent à lire dans une perspective majeure de bonheur et de beauté.

Deux acceptions du mot paradis peuvent être retenues dans l'œuvre de Michel Cosem : d'abord la Nature Edénique, intacte, luxuriante, particulièrement dans le cadre d'un espace circonscrit (c'est le jardin qui donne son sens originel au mot paradis), et ensuite le lieu d'une félicité intemporelle.

Une première indication de la prégnance de ce thème nous est donnée par les titres des recueils. L'espace édénique entre en résonance avec *Le temps des sèves*, *Fruits et oiseaux des magies*, *La langue de Barbarie* (qui désigne en l'occurrence « une côte de sable à l'ouest de l'Afrique entre l'océan et les oiseaux »), *Le jardin de la danse*, *Jardins intérieurs*, *Adieu aux éphémères*, *La source et la flûte*, et le second aspect avec *Aux yeux de la légende*, *Explication de l'éternité*, *Lieu ultime*. Enfin, cette inspiration paradisiaque s'exerce dans l'intériorité avant de se choisir des lieux concrets proches ou lointains, et de les explorer en voyageur contemplatif.

Si j'ai choisi l'expression d'« aveuglant paradis », c'est pour souligner la constance de cette inspiration dans l'œuvre, mais aussi le fait que cette célébration traverse l'ensemble de la démarche d'écriture, lui donnant sa tonalité et lui apportant maints éléments de sa thématique. Et la question se pose de savoir si les différentes formes de négativité qui sous-tendent tout élan créateur ne seraient pas annihilées. Une lecture attentive nous montrera qu'il n'en est rien.

Il est remarquable que dès 1967 et *Le temps des sèves*, la voix et le monde intérieur de Michel Cosem sont déjà pleinement reconnaissables. Déjà, l'on perçoit parfaitement son timbre. Déjà, le regard choisit l'espace heureux de la nature, de la campagne :

Je partage ce pays autour d'un même feu
torturé par la soif de l'arbre qui me hante
par le retour massif des bêtes à l'étable
ou par le vent qui parle de la nuit des racines. (TS, 6)

Michel Cosem manifeste ainsi son refus d'une certaine ville : « non je ne t'aime pas long abattoir plate banlieue sinistre du plat pays des songe-creux. » (TS, p.28). Cette ville « au cœur aspiré (...) où la tôle remplace la chair » (*Le givre et la raison*, p. 29) l'oblige, par instinct de sauvegarde, à sceller une coïncidence intègre avec soi.

On discerne déjà un élan païen de participation magique :

On s'associe soudain à la pluie
on allume des feux pour que septembre saigne
pour que la paille regagne le rond des sources. (GR, 9)

C'est tout naturellement que Michel Cosem, avec *Fruits et oiseaux des magies*, s'appuyant sur la contemplation et l'étude de la grotte ornée des « Trois frères », en Ariège, se coule dans le mythe des origines en éprouvant une sorte de sentiment océanique :

les bêtes endormies parlaient de l'épaisseur de l'air de la lenteur sanguine du printemps des fastes
de l'herbe et de l'aridité (p.38)

Le commentaire et le savoir anthropologique sont subordonnés à la célébration. Qui plus est, le mythe des origines rejoint l'intimisme naturel à l'auteur, par l'évocation des sentiments les plus élémentaires.

Cette descente vers l'originel donne au poète soif de présence : pour cela, il doit piéger l'aléatoire et même « disperser la fiction du miroir » pour « prendre...la première odeur du feu d'automne / la pomme rousse du dernier été » (RB, p.2-3). Cette saisie s'élargit en recherche de l'accord parfait avec tel lieu familial de son existence :

C'est un pays lent et vert
habitable jusqu'à la douleur (LB, p.93)

Malgré l'usage fréquent de mots abstraits, Michel Cosem nous présente le poète comme aventuré dans la substance des choses. Je rapprocherais volontiers ces deux formules : « l'aventure du désir et de la transparence » (*Haute Lande*, p.18) et « la chair d'éternité » (*Le petit jour*, p.54), la démarche concertée du poète étant aimantée par la possession durable d'une plénitude .

Sur ce chemin, le poète devient un être d'instinct et de prescience. Ses sens s'affinent et se diversifient, se ramifient en tous sens vers la terre et l'espace. Il arrive aussi que le désir prenne forme animale. Je veux parler du loup qui, loin d'être ici une figure négative et sanguinaire, dessine une silhouette d'éternel et fugitif marcheur, toujours prêt à se fondre dans les sous-bois. Pèlerin de la liberté, marginal impavide, il accède aux secrets de la nature et fascine le poète comme son double :

tous ces mots assemblés
dans la chaleur indécise
de mes échines de loups (LB, p. 86)

Un autre prédateur, un rapace, la buse, devient une médiatrice vers l'être et la sérénité :

Elle siffle éblouie
lourde d'âge et de savoir (LU, p 30)

Cette réhabilitation du sauvage le plus irréductible consiste en une inversion de nos images habituelles, comme s'il fallait d'abord dissiper certaines incompréhensions traditionnelles et dessiner d'autres approches.

Avant d'aller plus loin, – et en rupture sans doute avec la rigueur d'un exposé bien construit – je voudrais faire quelques remarques sur la forme poétique élaborée par Michel Cossem. Elle est tout aussi éloignée du creusement méthodique à la Guillevic que de la mise sous tension des métaphores par René Char.

Michel Cossem dialogue avec le réel dans une distance impondérable où les signifiants gagnent leur liberté :

... et cette incertitude bleue
d'une histoire incontrôlée (YL)

Je veux dire que son langage n'exerce pas d'emprise sur les choses : soit il procède par un glissement verbal où la métaphore s'insère pour aider à l'élargissement, à l'amplification de l'intuition, comme en ces vers-ci :

Juste ce qu'il faut de solitude
à l'étroit des murs chauds
- pains assemblés au jardin -
dans l'envie lumineuse des femmes
ces larges fleurs aux visages obscurs (LB, p.9)

ou en ceux-ci, plus particulièrement, où l'imaginaire s'engendre et de dépasse d'objet en objet :

Le grand miroir tout blanc
s'en va jusqu'à un autre lui-même
un miroir de résine
une souche et un songe (LU, p.77)

Ou bien il tutoie la prose usuelle, pour mieux faire surgir une image aux fortes résonances : « les eaux pirates » ou « le souffle crépu »(PA, p.48).

La poésie de Michel Cossem s'approprie le sens par approches successives, aboutissant à une adresse au lecteur, à une conversation nourrie de graves confidences, et

qui tend à un partage du bonheur d'être.

Je voudrais maintenant souligner que cette quête de paradis organise tout le champ de la conscience à la manière d'un exercice spirituel. Cet exercice ne procède pas d'une ascèse, mais d'une pratique accomplie du temps poétique.

Le premier degré en est la disponibilité aux appréhensions les plus larges de l'espace intérieur, sous la forme d'une immersion dans l'indistinct ; c'est du moins ainsi que j'interprète « la ressource enchantée de l'ensommeillement » (YL, p 38). Ces moments sont aussi un moyen de s'enrichir de perceptions confuses avant l'éclaircie et l'essor du regard. Marcheur ou calme observateur, Michel Cossem a ses territoires de longue date. Et c'est pour un de ceux-là qu'il écrit :

C'est un pays comme un chemin
qui passe au milieu du ciel (YL, p.77)

Revenant à son espace familier, il l'interroge et fait naître un jaillissement perpétuel de significations : la pluie, le nuage, l'arbre appelé « petit dragonnier », rencontré aux îles Canaries. Chaque instant, chaque objet, peut se fondre dans une atmosphère ingénue de conte : « une souche ronde / à robe de sorcière » (HL, p.36), d'où la complicité qu'il peut nouer avec Joan Miro, à travers quelques tableaux :

Sur un fil
de velours noir
la vie volette

oiseaux et farfadets
fouillent l'imaginaire (PA, p. 27)

d'où, également, tant de fraîches visions qui sont l'expression directe de ce fond féérique postulant une foi dans un lieu où tout est possible et régénéré :

D'où vient-elle cette bergère
de paille et de pré
dans l'émeraude du matin
là où l'enfance éveille les perce-neige
là où les fillettes lisses
boivent la rosée à la source

d'où vient-elle
plantée de lilas
ruiselante d'épousailles
nappée de plumes printanières (EE, p.63)

Mais ces moments de grâce n'exemptent pas le poète de toute pesanteur, lorsque s'effectue le retour à une intériorité sans mots, à une clôture assombrie :

Terre à la parole basse
où l'herbe est une fin de ciel (EE, p.67)

Pas de paradis sans ces reflux vers une demeure désertée où, toutefois, brasille un feu bientôt ravivé. Ce feu, loin d'être une puissance dissolvante, est l'espace matriciel où s'élaborent de nouvelles formes :

Dans la fourrure du feu

une légende est en train de naître (EE, p. 70)

Le recueil permanent des merveilles, allié à la méditation des éléments, permet au poète de lire de fortes harmonies, comme en ce poème consacré à la Catalogne :

Dans l'arche de la lumière (...)
le rêve roman
le mariage de l'homme et de la terre (CS, p.15)

Un poète aussi sensible à la luxuriance du monde et de l'imaginaire ne peut qu'être vulnérable aux moments d'aridité :

Je sais
souvent tout s'amenuise
l'amour la vérité le désir aussi (LU, p.23).

Il reste alors à guetter le renouveau , « le signe intime et lucide » , « quand « frémit l'eau légère » (LU, p.52)

C'est bien à une expérience de cette sorte que répond l'ouvrage qui a reçu le prix Jean Malrieu en 1993 : *Le petit jour*. Les poèmes de ce recueil sont marqués par une vivacité de tour et une netteté particulières, comme s'ils témoignaient d'une synthèse achevée et précaire entre le songe et le concret. C'est toutefois ce dernier qui semble l'emporter :

La piste caillouteuse
traverse le printemps
orges jeunes grands coquelicots
terre d'éveil (PJ, p.55)

Michel Cosem semble avoir conjuré cette « brume » qui l'empêchait de saisir les choses. Dès lors, s'ouvre la possibilité d'une nouvelle exploration :

Une île et son ramage
une maison et son sourire d'enfance (...)
tout cela
sang et eau mêlés (...)
juste à la frontière de la conquête (PJ, p.40)

Nouveaux espaces, mais aussi nouvelle expression, pour refonder le sol du poème : il s'agira de donner un plein statut poétique à la description, y compris par un traitement impressionniste et affectueux de la réalité :

Le carillon d'Alhama
joue clair
les serins aussi (JD, p.5)

C'est en effet à partir de 1993 que paraissent des recueils directement greffés sur la géographie de lieux concrets. Ces lieux sont très divers. L'on peut citer, entre autres : *L'île en pointillé* (Oléron), *Carrefour des sauvagines* (Catalogne, Quercy, Corse), *L'adieu aux éphémères* (Sénégal), *Le jardin de la danse* (Andalousie), *L'île veuve* (Canaries). Le souci d'exactitude m'oblige à dire que certains de ces recueils ont été ébauchés avant 1993, mais qu'ils ont tous paru après, preuve à mon sens que c'est seulement alors que

s'est prise la décision quant à leur pertinence et leur portée poétiques.

Confirmant et renforçant cette inspiration, lui donnant une validité théorique en quelque sorte, Michel Cossem crée l'année suivante (1994) la collection « Lieux » dans laquelle les poètes pourront exprimer leur rapport à un espace déterminé.

La démarche qui consistait à faire d'un lieu concret un objet poétique sans restriction n'allait pas de soi. En témoigne la discrétion des indications de lieu dans *Le jardin de la danse*. Remarquons par ailleurs qu'à *Jardins intérieurs* répond l'évocation de ce jardin circonscrit par la mer qu'est l'île d'Oléron et qu'aux connotations édéniques correspondent l'espace privilégié de l'Andalousie et les paysages originels du Sénégal et des îles Canaries.

Ce qui, dans *Le Jardin de la Danse*, garde les apparences d'une exploration et d'une recherche méthodique, toute vouée à la saisie des singularités :

Cadix , ta longue rêverie d'océan
ta lumière blanche qui colle aux yeux pour toujours (JD, p.11)

devient dans les recueils suivants un reportage poétique où la prose usuelle, intégrée au poème par la cadence et la musicalité, rejoint des notations métaphysiques :

Des quartiers populaires
monte une rumeur permanente
une sorte de soif sans fin
à triturer le sable perdu (Adieu aux éphémères, poème 11)

Appareillant vers des paysages intacts et des civilisations moins contraintes que la nôtre par la rationalité , l'odyssée de Michel Cossem, orientée par le vierge et le vivace, nous offre dans ce poème-ci une synthèse de son lexique et de ses thèmes :

VISION DE TENERIFFE A LA TOMBEE DU JOUR

Venant à travers brumes et mystères
nageant telle une nouvelle Atlantide au-dessus d'océan et nuages
buvant à la terre primordiale
au feu
à la résine
tel le signe fabuleux qui serpente
loin de l'indifférence
dressée comme une sève de coquilles et de rencontres
prête aux quêtes nouvelles
Ténériffe va
comme une grande fleur d'origine (L'île veuve, p . 6)

La générosité originelle de l'Eden n'est d'ailleurs pas la seule porte vers un état d'harmonie et de félicité. L'âpre forêt de la Braunhie, en Quercy, permet à des yeux intuitifs de faire surgir ce qui fut :

Jadis ce lieu était plein de lumière (...)
la bergère bien lisse dans l'eau de l'abreuvoir
et les paroles semblables à des croûtes de pain (CS, p.46)

Cette longue première partie se proposait de montrer comment la célébration de

l'existence et du monde chez Michel Cosem crée un espace où les tensions et les conflits semblent s'apaiser. Mais jusqu'à quel point le paradis occupe-t-il toute la place ? Et le travail du négatif ou, pour rejoindre Paul Valéry, « la morne moitié d'ombre », ne se manifestent-ils pas ? Et de quelles façons ? C'est à cette recherche des traces du conflit intérieur, et de ses ombres portées sur le bonheur, que je voudrais procéder maintenant.

Il n'est pas toujours aisé de repérer ce qui suspend le cours de la célébration dans les recueils successifs de Michel Cosem. Il y a chez lui comme une pudeur à ternir le bonheur d'être et de dire. Cependant, il arrive que la menace et l'agression se nomment. Ce peut être une scène de cruauté, d'autant plus insupportable pour le poète qu'elle concerne un des hôtes de son paradis, en l'occurrence le cerf :

autour du cerf en pleurs la meute s'agglutine
sales chiens de curées...plus de mille ans de dents déchirent
le satin frêle des épaules du vent. (TS, p.25)

Cette cruauté peut être le fait de l'homme sur l'homme, dans une embuscade en montagne par exemple :

Il y a dans la fourrure
la double blessure d'une lame (YL, p.51)

La résonance tragique n'est pas absente ; elle peut être personnelle : « Quelque chose m'attend aux approches des villes ...Oui le rendez-vous avec la mort » (TS p.29) ou, plus généralement, suggérer l'arrière-plan funeste de mainte légende.

A l'extrême, et rarement, Michel Cosem se laisse effleurer, pour aussitôt s'en défaire, par le charme vénéneux du néant, comme devant les jeux de lumière sur les toits d'ardoise du château de Chaumont :

Comme si violant les petites lumières intérieures
les émois
les éveils
on essaie de s'accoupler au néant (LU, p.55)

Plus constamment, et plus nécessairement, le « moi » du poète expérimente parfois le désarroi : « J'ai perdu le pouvoir de la métaphore » (TP, p.12) ou la révolte devant « l'incroyable désastre du monde » (TP, p.8).

Michel Cosem, malgré des réticences à se livrer, choisit pour s'impliquer à la première personne ou pour se situer de façon réflexive des recueils marqués par une innovation formelle (les variations sur le haïku de *Malgré la sécheresse*) ou par une évidente urgence qui confère à tel recueil une particulière unité formelle (*Ecritoire d'une feuille*). Si le premier de ces deux recueils est une ébauche d'autoportrait à touches d'aquarelliste, le second fait retour à l'acte poétique et à ce qui le fonde : la pleine adhésion à l'expérience existentielle et la cruauté de l'acte d'écrire, jusqu'à la saisie du « cri / tel un mur blanc / ...et aussi / le grelot / la douleur de l'âme / prête à casser » (EF, p.47).

Certes, ce retour sur soi n'est pas toujours aussi net, mais la nécessité d'une pause dans les grandes chevauchées de langage se nomme à maintes occasions : « l'heure d'albâtre, l'heure du repos intérieur » (EE, p.12), « Il est l'heure enfin / de rassembler l'écume / de lier les coïncidences » (EE, p.14) : sérénité, gravité, parfois lassitude et

doute qui n'annulent pas la foi dans les paradis précédemment célébrés, mais les mesurent à une force d'homme et les colorent à posteriori d'une plus émouvante et plus précaire teneur.

Au moment de conclure, je voudrais souligner que la tonalité paradisiaque dont j'ai fait l'objet de mon propos est rare dans la poésie française actuelle. Et il me paraît d'autant plus remarquable que cette voix se soit imposée à travers le courant critique des années 60-70, qui a refondé l'écriture poétique, et dans lequel la revue *Encres Vives* a pleinement milité. On ne peut que constater un contraste entre l'homogénéité en plénitude du chant cosmien et la fragmentation fréquente du discours poétique de ces dernières décennies d'une part, et son aridité intérieure d'autre part. A mon sens, la réalité la plus subversive chez Michel Cosem est le flux scriptural lui-même, qui intègre les avancées de l'écriture à sa propre nécessité.

Je considérerais volontiers son œuvre poétique comme un roman de l'imaginaire articulé autour de ses propres images archétypales avant d'enchanter tel ou tel aspect du monde. C'est peut-être cette ambition globale qu'il appelle « une longue raison de naïveté et d'orgueil » (YL, p.64)

Nombreuses sont les connotations philosophiques, voire spirituelles, du paradis comme lieu d'une félicité intemporelle : d'abord , l'affirmation sans ostentation d'un principe d'amour qui vient expliciter l'essence du poème : « Me savoir réduit au désir d'aimer » (JD, p.10), ou bien encore ceci , qui définit sa posture essentielle :

Commencer à aimer à plein gosier
A respirer à caresser
A se mettre au nid de l'imaginaire

Les citations qui jalonnent cet exposé montrent, me semble-t-il, que l'univers de Michel Cosem est riche d'une autre vertu témoignant de la félicité, je veux dire la musicalité, avec quelque apparemment verlainien « sans rien qui pèse ou qui pose ». Et quelle autre fin la musique servirait-elle que la paix ? Paix du cœur allant son chemin de sève, paix du monde en ses couleurs plénières.

Comme tout vrai poète, Michel Cosem ne perd jamais le sens du concret . Mais il lui arrive fréquemment de vibrer dans la saisie de l'abstraction de l'objet. C'est dans cet esprit que je vous propose ces deux vers où le poète dialogue avec les essences, aux franges de la fresque et de la calligraphie :

J'écoute parler le rouge de la vraie rose (JD, p.15)

Seule l'hirondelle garde sa vigueur absolue

Nous sommes bien là dans la spiritualité de l'imaginaire, directement jaillie des choses. Une spiritualité qui entrouvre une perspective : « Nous marchions avec jusque dans nos veines le goût de l'infini et de l'incrédé ». Nous sommes ici au bord du silence de « la dernière étoile » qui vient « effacer/ toute la sève de l'été » (YL, p.26).

Mais, me replaçant dans l'élan toujours renouvelé de l'œuvre, je préfère terminer par un poème qui présente le paradis comme toujours à venir, car il est dans la grâce

rendue à la beauté du monde, évidente et inaccessible :

Ce gros corbeau d'Aulus
aux ailes courbées
au bec pointé vers la rivière
le soir où la lumière court sur les prairies et où les forêts
sont plus noires que jamais
ce soir où je respire l'odeur de l'herbe coupée
des fleurs pleinement écloses
et du torrent qui va entre les galets
le corbeau d'Aulus
avec sa belle manière toute tremblante
de remettre en place ses plumes mordorées
me parle
d'une terre juste effleurée juste caressée
d'une terre que je n'ai pas même respirée
et qui s'en va au gré du torrent
avec ses rayons de soleil
et ses nids de nuit

juste effleurée

(Pays d'argile, p.87)

UN BATEAU S'EN VA

au bout de la rêverie
encre chinoise et sortilège
invitation à l'écume
velours du voyage
dernier appel pour l'épine
la rose et la tourterelle
dansent au bout du désert
haubans et cordes
emprisonnent le ciel
la pleine lune déferle
avec un goût de vanille et de safran
les genêts fleurissent l'horizon
un continent éclabousse la nacre
un bateau s'en va
couleur de nuit
au large de Chassiron.

MICHEL COSEM
L'île en pointillé, p.35
Ed. Océanes, 1993